



Sami Coll, “Big Data: À qui profite le Même?”

Une première formation en tant qu'ingénieur en télécommunication et informatique n'est certainement pas étrangère au goût porté par Sami Coll (UNIL SSP) pour les terrains d'enquêtes sociologique liés aux nouvelles technologies. Après avoir terminé sa thèse à l'Université de Genève, il s'est rapproché des *surveillance studies* à la Queens University of Kingston, Ontario, et à la City University of New-York. En plus de revenir sur ses précédentes recherches portant notamment les cartes de fidélités (Coll 2015), la présentation de Sami Coll (UNIL SSP) était l'occasion d'éprouver collectivement le contenu d'une requête FNS *Ambizione* qu'il s'apprêtait à soumettre. Ce compte-rendu fera ainsi état non pas de la requête finale telle qu'envoyée au FNS mais bien de la version intermédiaire telle que présentée lors du séminaire.

En s'aidant de concepts tirés de l'œuvre de Michel Foucault, la requête de Sami Coll propose d'explorer quelques ressorts du *Big Data* afin de mieux cerner ses contours : qui sont les acteurs du Big Data ? Que provoquent-ils ? Quel(s) nouveau(x) type(s) de savoir/pouvoir ces acteurs participent-ils à instaurer ? Comment ces injonctions souples sont-elles maniées, manœuvrée par les individus ? L'idée est de procéder de manière empirique: c'est en vérifiant ou infirmant un certain nombre d'hypothèses opératoires inspirées de ses précédentes enquêtes qu'une connaissance plus fine sur la performativité du Big Data pourrait être produite. Il est à noter que cette présentation (et accessoirement ce compte-rendu) fonctionne assez bien comme « complément sociologique » à celle animée en novembre 2014 par Periklis Andritsos (UNIL HEC) également dans le cadre de ce séminaire.

Un Big Data de type *marchand*

Par « Big Data », le projet de Sami Coll entend surtout un certain type d'agencement technologique permettant le stockage massif et non structuré de données hétérogènes ainsi que leur traitement – plus ou moins exhaustif – par des algorithmes sophistiqués capables de proposer des relations de proximité entre termes (le « Même »). Si l'expression « Big Data » est souvent rattachée à de nouvelles possibilités de recherche en sciences naturelles et sociales, le projet souhaite surtout explorer sa dimension « marchande ». L'ambition est ainsi d'enquêter sur le Big Data en tant qu'enjeu économique et pratique commerciale qui concernent de plus en plus d'individus-consommateurs et d'entreprises. Une raison importante de ce recentrement est que

1

UNIL | Université de Lausanne

LADHUL - Laboratoire
de cultures et humanités
digitales de l'UNIL

le secteur privé semble aujourd'hui le plus actif dans la mise au point d'outils de type « Big Data ». Ici, le stockage en masse de données ainsi que leur traitement ne sont pas des projets d'avenir : ils sont déjà mis en œuvre, éprouvés et irriguent désormais la vie de millions (milliards ?) d'individus, non sans provoquer des effets de classification que ce projet tentera justement de mieux identifier.

Une enquête d'inspiration foucauldienne

De par leurs aspects à la fois souterrains, subreptices et évènementiels, les bouleversements induits par ce Big Data *marchand* (que nous appellerons désormais BDm) semblent adaptés à un saisissement foucauldien. Des promesses sont faites, des différences provoquées, des possibilités émergent et des habitudes de vie changent : l'atmosphère du projet de Sami Coll est celle de l'avènement possible d'un nouveau mode de problématisation qu'on aurait tort de ne pas tester. En ce sens, le concept d'*épistémè* tel que développé par Michel Foucault dans *Les mots et les choses* (Foucault 1966) offre un point d'appui solide : une nouvelle façon de se représenter le monde, de le problématiser et de le mettre en ordre est – peut-être – en train d'émerger dans le sillage du BDm en instaurant une nouvelle articulation entre savoir et pouvoir.

Il faut ici partir de sensations et d'intuitions, certes basées sur des terrains d'enquête déjà éprouvés. Si le phénomène du BDm participe effectivement à l'avènement d'une nouvelle épistémè *numérique*, cela passe – dans une vision foucauldienne – par la production d'un nouveau type de savoir. Est-ce le cas ? Il est évidemment encore trop tôt pour l'affirmer ou l'infirmer. Néanmoins, en l'état, nous pouvons déjà sentir que sous la bannière du BDm, les « influences » et autres « relations de proximité » semblent se substituer au lien de causalité auparavant si puissant. Distances et paysages se dessinent au-dessus – à la place ? – des variables explicatives, laissant parfois resurgir l'incertitude de l'interprétation.

Et qu'en est-il de l'expression du pouvoir, la deuxième face du concept d'*épistémè* ? Là encore, l'intuition appuyée par les précédentes enquêtes de Sami Coll semble aller dans une direction évènementielle : il se peut tout à fait que le BDm – pour des raisons qui restent à rendre compte – participent à modifier le canevas wébérien de la domination étatique de type légale-rationnelle. Il s'agirait ici d'avantage d'un bousclement que d'un basculement : l'idée est de faire l'hypothèse de la mise en place d'un pouvoir *technocratique* hybride, une sorte de *capitalisme informationnel* – que Sami Coll a déjà aperçu dans sa thèse – potentiellement irrigué par un savoir en termes de proximités et de distances relatives.

Cette possible articulation novatrice entre savoir (en termes de distances relatives) et pouvoir (technocratique), en plus de s'exprimer dans plusieurs évènements récents et pratiques courantes¹, affecte également la façon dont les individus vivent leur intimité. Car cette hypothétique épistémè *numérique* semble reposer sur des inscriptions : le plus de *traces*, le mieux elle se porte. D'où un besoin, une course, une sommation à la production de traces qui déborde l'ancienne frontière de la « sphère privée ». Comment se ré-organise-t-elle ? Comment les individus mettent-ils en acte leur intimité afin de composer avec ce besoin de traces,

¹ Les exemples sont nombreux. On peut penser à l'entreprise Migros qui, en 2010, a convaincu l'autorité européenne de la sécurité alimentaire de sa bonne foi en simulant la quantité du colorant controversé *sunset yellow* qu'ingurgiteront ces futurs clients en se basant – entre autres – sur les données des cartes fidélités de ses clients. Mais aussi à AXA Winterthur qui propose depuis 2008 le *drive recorder* à ses assurés afin de leur donner la possibilité de prouver leur bonne conduite et de réduire leurs primes. Ou encore Amazon et ses célèbres recommandations qui fonctionnent autant comme spams, barrières culturelles et outils d'orientation.

conditions de possibilité des proximités et d'un capitalisme informationnel? Là réside peut-être un autre point d'entrée pour empiriquement saisir « en creux » les ressorts cette épistémè supposée. Lorsque des habitudes et attentes nouvelles se développent au sein de l'ancienne « sphère privée », ces modifications pourraient servir d'accroches à l'exploration de ce mode de problématisation.

Hypothèses opératoires

De ces intuitions documentées découlent trois hypothèses portant non pas sur ce que le BDm pourrait *être* mais bien sur ce qu'il serait susceptible de *faire*. En ce sens, il s'agit bien là d'hypothèses *opératoires* : en les associant à une *expérience*, il s'agira de voir si elles permettent de caractériser adéquatement la performativité du BDm.

H1) Du BDm émerge un savoir basé sur la découverte de corrélations/proximités qui vise l'efficacité du lien marchand. Ce savoir est instrumental et s'inscrit dans la dynamique d'un capitalisme informationnel. S'ensuit une forme de domination technocratique exercée par des acteurs économiques privés.

H2) De par notamment l'activité d'algorithmes de suggestion, un horizon de consommation conforme à des *profils* se met en place, ceci renforçant l'homogénéisation des groupes sociaux.

H3) La vie privée n'est plus seulement un outil de protection. C'est également un outil de gouvernance de par la vision normative du BDm et sa sommation à produire des traces. Les individus doivent ainsi apprendre à composer avec ces demandes en développant de nouvelles pratiques de vie privée.

Terrain(s) d'enquête

L'expérience visant à tester les deux premières hypothèses opératoires prend ici la forme d'une enquête sociologique de terrain. Et c'est là – comme souvent – que les choses deviennent plus compliquées... En effet, si les grands acteurs du BDm présents en Suisse (les départements informatiques de Swisscom, Migros, Coop, Novartis, etc.) sont tout à fait disposés à accorder des entretiens, ils semblent – pour l'instant – très réticents à intégrer un sociologue dans leurs structures. Est-ce la peur de voir des secrets d'entreprise menacés ? La résonance critique des *surveillance studies*, domaine d'études auquel est souvent rattaché Sami Coll ? La crainte de rendre visible la fragilité de dispositifs qui se veulent tout à fait robustes ? Difficile à dire. Toujours est-il que ces refus sont à inscrire en tant qu'éléments d'enquête à part entière.

Mais les entretiens déjà programmés avec plusieurs dizaines d'acteurs du BDm en Suisse sont des éléments à ne pas sous-estimer. Tout d'abord parce que les entretiens exploratoires sont des outils sociologiques extrêmement riches et reconnus. Mais aussi parce qu'ils sont souvent l'occasion de rapprochements, éclaircissements ou levées de doutes eux-mêmes propices à l'ouverture de lieux d'enquête jusqu'à là « fermés ».

Pour ce qui est de la troisième hypothèse – et ses potentielles déclinaisons en termes de genres,



3

UNIL | Université de Lausanne

LADHUL - Laboratoire
de cultures et humanités
digitales de l'UNIL

âges, orientations politiques, etc. –, le projet est de mener des entretiens approfondis avec une soixantaine d'individus, usagers (parfois malgré eux) du BDm. L'idée est ainsi de sonder les pratiques, inquiétudes et opinions des individus par rapport aux (ré)agencement de leurs vies privées à l'aune de l'expansion du BDm.

Le BDm favorise-t-il l'apparition d'un capitalisme informationnel nourri d'un savoir de type instrumental ? Participe-t-il à l'établissement d'une domination technocratique incitant davantage à l'homogénéisation des groupes sociaux plutôt qu'à leur décloisonnement ? La notion de « vie privée » subit-elle des ré-agencements en encaissant les assauts de ce nouveau front dont la vie dépend d'une accumulation toujours plus gigantesque de traces ? Le BDm participe-t-il à un nouveau mode de problématisation ? En somme, peut-on estimer que le BDm soit le moteur d'une nouvelle *épistémé* que l'on pourrait qualifier de *numérique* ? Comme le suggère Sami Coll, il est important – en l'état du projet – de conserver tous ces « ? » et de se concentrer sur les éléments d'enquête. La pire chose à faire – et généralement la plus répandue – serait de grandes et sensationnelles déclarations qui ne s'appuient pas sur des matériaux d'enquête précis et minutieux. Dénoncer trop rapidement la puissance d'un monstre (même sympathique) participe à le rendre plus monstrueux encore.

Florian Jaton

Références

- Coll, S. (2015). *Surveiller et récompenser. Les cartes de fidélité qui nous gouvernent*. Genève, Seismo.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Paris, Flammarion.